

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 16

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186963>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

se fit d'une manière si machinale et si imparfaite, que les chiens ravisseurs purent encore échapper bien souvent au contrôle, témoin la note suivante retrouvée dans les vieux manuscrits de l'Hôtel-Dieu de Villeneuve :

« C'est vraiment chose miraculeuse de voir le grand concours de pèlerins passant en ce lieu de charité et recevant secours d'icelui. On y voit toutes sortes de créatures, mesmement des estres venant des contrées lointaines, vestus de peaux de bestes sauvages, etc. »

Quelque gros caniche, dressé sur ses pattes de derrière, et tirant le cordon, avait sans doute été pris pour un Lapon, ou autre habitant des contrées boréales.

Le peuple américain est décidément le peuple pratique par excellence; chez lui, le progrès ne s'arrête jamais, aussi longtemps qu'une amélioration est possible. Sur plusieurs grandes lignes, et notamment sur le chemin de fer de *New-York central*, on a supprimé récemment les quinze minutes d'arrêt réglementaire pour le buffet, qui était loin de suffire aux voyageurs, et l'on a introduit le buffet dans le train.

En route, un garde-convoi présente aux voyageurs la carte du jour et une feuille de papier sur laquelle ceux-ci inscrivent les plats qu'ils désirent et le numéro de leur place.

Les prix sont très modérés : pour 2 francs ou 2 fr. 50, on peut faire un excellent repas, composé de plusieurs plats, y compris le café, le thé et le lait. Le vin et la bière se paient à part. Un beef-steak ou une côtelette de veau ne coûte que 50 centimes.

Citons un exemple. Le train, parti de New-York le matin, arrive à Albany vers midi. Des garçons, munis de tous les plats commandés par le télégraphe, entrent dans les voitures, dressent les tables et servent le repas. Entre les deux stations qui se suivent d'Albany à Utica, les voyageurs ont tout le temps de manger à leur aise. A Utica, les garçons apparaissent de nouveau, desservent et s'en vont.

Nous venons de passer quelques instants à l'*Exposition d'aviculture*, installée sous la Grenette. Ce local, aménagé avec beaucoup de goût, offre un coup-d'œil charmant. Les cages coquettes, habitées par des hôtes au riche plumage; les pièces d'eau bordées de verdure et agrémentées de petits rochers artificiels; le titillement des jets-d'eau mêlé au babil des oiseaux chanteurs, au petit gloussement des nombreux poussins qui becquetent et barbotent autour des éleveuses de M. Assinare; le langage amoureux des tourterelles; les cris perçants des coqs et des perroquets, et tout ce que disent les canards, les poules de Cochinchine, les pintades, les oies et les faisans dorés, tout cela est d'un effet si bizarre, que c'est bien le cas de dire qu'il y en a là pour les yeux et

surtout pour les oreilles. Nous ne pouvons que recommander cette intéressante Exposition, dans laquelle, à côté de ce dont nous venons de parler, se trouve un excellent buffet, qui ne contribue pas peu à faire passer des heures agréables aux nombreux visiteurs qui s'y pressent chaque jour.

Un curieux calcul.

La surface du Léman est de 578 kilomètres carrés. En supposant les 1,450,000,000 d'individus qui habitent notre planète, placés les uns à côté des autres sur la surface du lac, chacun d'eux occuperait en moyenne une place égale à

$$\frac{5,780,000,000}{1,450,000,000} = \frac{578,000}{145} = 3,986 \text{ centi-}$$

mètres carrés, soit un carré ayant 63 centimètres ou 21 pouces de côté.

En supposant le poids moyen d'un habitant du globe de 40 kilogrammes et la densité du corps humain égale à celle de l'eau, il en résulterait que les 1,450 millions d'habitants de la terre formeraient un volume de

$40 \times 1,450,000,000 = 58,000,000,000$ décimètres cubes. Placés sur le Léman et engloutis tous ensemble, ils feraient hausser le niveau du lac de

$$\frac{58,000,000,000}{57,800,000,060} = \frac{580}{578} = 1 \text{ décimètre,}$$

soit $3 \frac{1}{3}$ pouces.

Ce qui surprend davantage, c'est de songer que l'eau déplacée par la population entière du globe, c'est-à-dire le volume de cette population, est égal à un cube dont le côté aurait 387 mètres, soit 1290 pieds.

M. D.

Problème.

Le 31 décembre dernier, à minuit, deux amis se rencontrèrent chez M. Degallier, horloger, 1, rue Pépinet, et réglèrent leurs montres sur le meilleur chronomètre du magasin, s'engageant, sur l'honneur, à ne pas les toucher pendant une année, sauf pour les remonter. Huit jours après, par hasard, ils se rencontrèrent de nouveau chez M. Degallier, et ils constatèrent, après un petit calcul, que l'une des montres avait avancé de $1 \frac{1}{4}$ minute par jour, tandis que l'autre avait retardé de $1 \frac{1}{3}$ minute pendant le même temps.

On demande à quelle époque et à quelle heure les deux montres seront de nouveau d'accord, et quelle heure elles indiqueront.

On sait que le projet de percement d'un tunnel sous la Manche a vivement préoccupé l'attention du génie militaire et des hommes politiques de l'Angleterre, qui ne sont pas encore complètement rassurés, au point de vue de la possibilité d'une invasion étrangère que pourrait faciliter la réalisation de cette gigantesque entreprise. Les discussions auxquelles cette question a donné lieu dans le Parlement anglais, ont beaucoup amusé les

Français. Voici, à ce propos, quelques vers de M. Lejoindre :

Oh ! pour Dieu, fiers Anglais, calmez votre courroux.
Si la France criait sur le même air que vous :
« Gare au malheur ! L'Anglais, dans quelque heure fatale,
« Va venir par ce trou, qu'à grand'peine on installe,
« Egorger en sournois, quand ils plantent leurs choux,
« Tous les Français, enfants, pères et bons époux !
« Vite, crions bien fort ; que notre voix signale
« A l'Europe, soudain, notre peur sans égale ! — »
Vous ririez, n'est-ce pas ? disant : ils sont trop sots,
Tous ces braves Français, de craindre notre armée
Qu'en ce trou l'on pourrait noyer comme mulots. —
Donc, fiers Anglais, cessez d'imiter le Pygmée,
Ou bien l'on jugera que Jean Bull, mal dispos,
Eût, par peur des Français, l'âme trop alarmée.

On raconte que M. de Moltke, interrogé sur la possibilité, pour une armée continentale, d'envahir l'Angleterre, et sur l'issue que pourrait avoir une pareille expédition, répondit :

— J'ai cinq plans différents pour envahir l'Angleterre, mais je n'en ai pas encore trouvé un seul pour pouvoir en sortir.

2

Les deux cousines.

Héloïse, après avoir essayé un remerciement que l'abond glacial de celle à qui il était destiné fit rentrer aussitôt dans son gosier, saluait gauchement et se disposait à se retirer, lorsque Charlotte, réfléchissant qu'un peu d'argent pouvait lui être de quelque secours, lui glissa une pièce de cinq francs dans la main, et la poussa doucement vers la porte, afin d'échapper aux élans de sa gratitude.

— Voyons, Charlotte, en auras-tu bientôt fini avec cette petite ? Tu ne seras jamais prête à m'accompagner chez la couturière.

— Je suis à toi à l'instant, répondit l'orpheline en nouant précipitamment les brides de son chapeau. Me voici, ma chère ; tu vois que c'est encore à moi de t'attendre. Il me reste même le temps de te servir de camériste, si tu veux.

— Non, merci ; mets plutôt un peu d'ordre dans toutes ces affaires qui traînent.

— C'était bien mon intention, reprit Charlotte déjà en train, en effet, de ranger les jolis colifichets achetés par son amie.

— Tiens, fit-elle tout à coup, où donc as-tu placé le superbe mouchoir contre la valeur duquel je protestais, il y a un quart-d'heure ? Je ne le trouve pas.

— Il doit être sur le guéridon.

— Non, il n'y est point.

— C'est singulier ; il me semblait l'y avoir déposé. Il ne peut être perdu, pourtant... C'est alors la créature qui sort d'ici qui l'aura volé.

— Oh ! qu'avances-tu là, cousine ? Comment peux-tu supposer que cette pauvre ouvrière, qui a journellement sous la main de pareils objets, se soit abaissée jusqu'à te dérober ce mouchoir en remplissant auprès de toi une mission de confiance ?

— Justement ! Elle suppose que je suis à cent lieues de la soupçonner.

— Cherchons encore ! insista la généreuse Charlotte ; il s'est peut-être glissé quelque part.

Le riche mouchoir demeura, hélas ! introuvable.

— Décidément, tu le vois, s'écria Clarisse hors d'elle-même, je suis volée par cette gueuse ! Mais tu as heureusement pris son adresse tout à l'heure ; je vais faire atteler et donner l'ordre à mon cocher de me conduire au domicile qu'elle t'a indiqué, si ce n'est toutefois pas une fausse piste.

— Tu me permettras de te suivre, demanda Charlotte tout émue, et commençant à craindre qu'il n'y eût quel-

que chose de fondé dans les accusations de Mlle Parnelle.

— Elle avait effectivement un vague souvenir d'avoir vu le mouchoir sur la table, en dehors de sa boîte, tandis qu'elle parlait à la jeune fille ; et même, en le regardant, la pensée lui était venue que les mille francs qu'il représentait auraient pu procurer du soulagement à bien des malheureux.

Dix minutes après, les deux cousines montèrent dans leur équipage, en jetant au valet de pied tout étonné l'adresse plébéienne que nous connaissons.

L'impasse Cardinet, située à deux pas de l'élégante rue de Rome et de l'artistique avenue de Villers, est un des coins peut-être les plus sales de l'ancien Paris, qui surnage comme une tache indélébile au milieu des splendides bâtisses du nouveau.

La brillante Clarisse éprouva une vive répugnance à y pénétrer. Cependant, l'idée de rentrer en possession de son fameux mouchoir, lui fit surmonter ses dégoûts.

La porte de la maison était ouverte, et lorsque le laquais s'informa auprès de quelques enfants qui jouaient dans l'allée où demeurait Mme Amard, ceux-ci, écarquillant leurs prunelles à l'aspect des galons d'or dont sa livrée était surchargée, montrèrent un escalier noir et raboteux au fond de la cour, en désignant les mansardes.

— Veux-tu rester dans la voiture et que je monte seule ? dit Charlotte, qui remarquait chez sa cousine une visible hésitation à mettre pied à terre.

L'aristocratique jeune fille paraissait indécise. Néanmoins, la crainte de se trouver en contact avec la misère, fit qu'elle consentit à cette proposition.

Suivant la direction qui lui avait été indiquée, l'intrépide orpheline gravit les étages et arriva enfin au seuil d'une petite chambre où elle frappa avec précaution. Sous la légère pression de sa main, la porte s'ouvrit d'elle-même, et elle fut témoin, sans le vouloir, de ce qui se passait dans l'intérieur.

Les rideaux du lit étaient soigneusement fermés et lui cachaient la malade ; mais elle aperçut Héloïse, assise sur un escabeau, auprès du feu qu'elle venait d'allumer.

Charlotte allait parler pour l'avertir de sa présence, lorsque l'acte suivant arrêta sa phrase en attirant toute son attention.

Fatiguée de la course rapide qu'elle sortait de faire, l'apprentie tira son mouchoir de sa poche pour s'essuyer le front, et avec lui, à la pénible surprise de celle qui l'observait, elle déploya la magnifique dentelle.

Charlotte ne pouvait voir l'expression de la physionomie d'Héloïse, mais elle constata qu'elle examinait avec soin le précieux tissu, et que, se levant en toute hâte, elle le serra dans le tiroir d'une table qui était devant elle.

L'ouvrière se retourna alors, et ses yeux se croisèrent avec ceux de Charlotte. Elle rougit, et, s'élançant à la rencontre de la visiteuse, elle s'écria d'un ton qu'une personne non prévenue n'aurait pu croire simulé :

— Ah ! mademoiselle, que je suis heureuse de votre venue ! Je viens de m'apercevoir... je ne sais comment cela s'est fait... j'ai emporté un objet qui est à Mlle Parnelle ou à vous.

— C'est à moi qu'il appartient, hypocrite petite voleuse ! vociféra une voix que la colère rendait criarde.

Et Clarisse, qui s'était repentie de sa faiblesse et avait suivi sa cousine, fit irruption dans l'étroit logement.

— Vous vous êtes emparée de ce qui est ma propriété, continua-t-elle toujours sur le même ton ; j'avertirai votre maîtresse de votre coupable conduite.

La malheureuse enfant, tremblante de frayeur, se précipita aux genoux de Clarisse, la suppliant d'avoir pitié d'elle, en prenant le ciel à témoin de son innocence. Elle eut beau lui répéter qu'elle avait ignoré, en la quittant, que son mouchoir fût en sa possession, l'irascible héritière ne voulut rien entendre.

(A suivre.)